

L'HÉRÉSIE DU SANG

Atelier Fusianima



L'Hérésie du Sang

Par Atelier Fusianima

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Encre et le Marbre	4
Chapitre 2 : Le Prix du Silence	9
Chapitre 3 : Sacrilège à la Scala	14
Chapitre 4 : L'Échec du Sang	18
Chapitre 5 : L'Autel de la Chair	21
Chapitre 6 : Le Venin de Milan	25
Chapitre 7 : La Trahison Nécessaire	28
Chapitre 8 : Anatomie d'une Purge	33
Chapitre 9 : L'Ombre du Patriarce	38
Chapitre 10 : Le Trône de Cendre	43

Chapitre 1

L'Encre et le Marbre

Le stylo-plume pesait comme un sceptre de plomb entre ses doigts, une relique de platine et de résine dont le froid mordait la pulpe de son index. Le papier de lin, d'un blanc virginal et insultant, attendait l'offense de l'encre. À sa gauche, Enzo dégageait une odeur de Cologne coûteuse et cette sueur acide propre aux hommes qui savent qu'ils ne seront jamais à la hauteur de leur lignée. Il avait déjà signé, un gribouillis hâtif, presque illisible, trahissant l'empressement d'un condamné espérant que sa hâte abrégèrait son supplice.

Bianca ne regardait pas son futur mari. Ses yeux étaient ancrés sur l'homme assis derrière le bureau de marbre noir, celui dont le silence occupait chaque centimètre cube de la pièce jusqu'à en raréfier l'oxygène. Vittorio Moretti ne bougeait pas. Ses mains étaient croisées sous son menton, une architecture de phalanges pâles et de cicatrices anciennes. Ses prunelles, d'un gris minéral et fixe, disséquaient chaque micro-mouvement de la jeune femme. Le tic-tac d'une horloge à balancier dans le couloir scandait le compte à rebours de son exécution sociale.

Pendant un instant, le temps sembla se dilater. Bianca revit les salons décatés de son enfance, l'odeur de la poussière et du déshonneur qui s'était incrustée dans les rideaux de velours de son père. Elle se rappela pourquoi elle était là : non par sacrifice, mais par une nécessité froide et calculée. Ce contrat n'était pas une fin, c'était une armure qu'elle forgeait dans la douleur. Cette brève incursion dans ses souvenirs apaisa le tremblement imperceptible de sa main.

Elle sentit une goutte de sueur perler entre ses omoplates, un sillage glacé qui la fit frissonner. La pointe de la plume effleura la fibre du papier. Si elle signait, elle

appartenait aux Moretti. Si elle refusait, elle retournait au néant. Sa gorge était un désert de verre pilé ; elle avala sa salive, un bruit qui lui parut aussi détonnant qu'un coup de feu dans une crypte. Vittorio inclina légèrement la tête, un mouvement de prédateur ajustant sa focale. Il ne surveillait pas le document, il étudiait la résistance du matériau humain face à lui.

Le premier trait de sa signature fut une entaille noire. Ses doigts se crispèrent sur le corps du stylo, les articulations blanchissant sous la pression. Elle sentait le regard de Vittorio brûler sa peau, non pas comme un amant, mais comme un sculpteur évaluant la solidité d'un bloc de pierre avant d'y porter le premier coup de ciseau. L'encre s'étira, fluide, marquant l'acte de vente de son corps, de son nom, de son avenir.

Lorsqu'elle eut terminé, elle reposa l'instrument avec une lenteur calculée. Le dé clic du métal sur la pierre résonna avec une finalité brutale. Enzo laissa échapper un soupir de soulagement, une expiration veule qui fit tressaillir les narines de son père. Vittorio se leva. Sa silhouette dévora la lumière grise qui filtrait des hautes fenêtres milanaïses, jetant une ombre déformée sur le contrat encore humide.

Il contourna le bureau sans quitter Bianca des yeux, ignorant superbement son fils qui tentait d'esquisser un geste de possession en posant une main moite sur l'épaule de la jeune femme. Bianca ne bougea pas, mais ses muscles se tendirent comme des cordes d'acier sous la soie de sa robe. Vittorio s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de tabac brun et de vieux cuir qui émanait de lui était une agression sensorielle. Il tendit une main vers le document. Ses doigts effleurèrent la signature de Bianca, là où l'encre était encore un peu luisante, tachant la pulpe de son index d'un noir de jais.

Il porta son doigt à ses lèvres, l'observant avec une intensité qui fit rater un battement au cœur de Bianca. Un silence massif s'installa, une pesanteur physique qui semblait vouloir les écraser. Enzo recula d'un pas, instinctivement, comme s'il sentait le courant électrique traverser l'espace entre son père et sa fiancée. Vittorio ne sourit pas, mais un éclair de reconnaissance brutale passa dans ses prunelles froides. Il

venait de comprendre que ce n'était pas un agneau qu'il venait d'acheter, mais une lame dont il n'avait pas encore testé le tranchant.

Vittorio approcha son pouce du visage de Bianca. Le mouvement était d'une lenteur de bourreau. La pulpe de son doigt, encore noircie par l'encre, vint s'écraser contre la pommette de la jeune femme, juste en dessous de l'œil gauche. Le contact fut ferme, une pression qui lui fit légèrement basculer la tête en arrière. Il étala la tache sombre sur sa peau de porcelaine, un marquage indélébile, une souillure volontaire au milieu de ce décor de convenances. L'odeur de l'encre fraîche, âcre et chimique, se mêla aux effluves de tabac qui émanaient de ses vêtements.

— Va-t'en, Enzo.

La voix de Vittorio était un grondement sourd, un ordre qui ne souffrait aucune hésitation. Sur le côté, le jeune homme sursauta, cherchant une contenance qu'il n'avait jamais possédée.

— Père, nous devrions peut-être célébrer...

— Sors. Maintenant.

Enzo s'exécuta, ses pas fuyants claquant sur le sol avant que la lourde porte en chêne ne se referme dans un bruit sourd.

Seule avec le patriarche, Bianca sentit son cœur cogner contre ses côtes. Vittorio ne retira pas sa main. Il descendit son pouce le long de sa mâchoire, une caresse qui ressemblait au tranchant d'un couteau vérifiant la souplesse d'un cuir avant de l'entailler. Elle sentait la chaleur de son corps irradier à travers sa chemise immaculée, une fournaise dissimulée sous la glace.

— Tu penses avoir acheté ta liberté avec quelques traits de plume, n'est-ce pas ? murmura-t-il, sa voix frôlant son oreille. Tu crois que porter le nom de mon fils te

protégera de moi.

Bianca raffermi sa posture. Elle pouvait sentir l'humidité de la tache d'encre sur sa joue, un stigmat qu'elle n'essuierait pas. Elle plongea son regard dans les abîmes gris de Vittorio. C'était une invitation à entrer dans l'arène où le vainqueur ne repartirait pas indemne. Une décharge électrique rampa le long de sa colonne vertébrale, un mélange de terreur pure et de cette certitude morbide qu'elle avait enfin trouvé un adversaire à sa mesure.

— Je ne cherche pas de protection, Vittorio, répliqua-t-elle, sa propre voix plus stable qu'elle ne l'aurait cru. Je cherche un trône. Et si pour l'atteindre, je dois marcher dans les cendres de ce que vous avez construit, alors que ce soit fait.

Un muscle tressaillit dans la mâchoire du Moretti. Pour la première fois, il ne la regardait plus comme une possession, mais comme une menace vibrante, magnifique dans sa détermination. Il resserra sa prise sur son menton, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, l'obligeant à se hisser sur la pointe des pieds. La distance entre leurs lèvres se réduisit à un souffle, une zone de turbulence où l'air manquait.

— On ne monte pas sur un trône sans se salir les mains, Bianca. Et tu es déjà couverte de mon encre.

Il la lâcha brusquement, l'effet de la rupture étant presque aussi violent que le toucher lui-même. Il retourna s'asseoir derrière son bureau, reprenant son masque impassible, mais ses yeux restaient fixés sur la marque noire qu'il avait laissée sur son visage. C'était un sceau. Le début d'un démantèlement méthodique.

— Sortez. La prochaine fois que nous parlerons, ce ne sera pas devant des témoins. Préparez-vous à ce que la réalité de ce contrat soit bien plus lourde que ce papier.

Bianca tourna les talons sans un mot, le dos droit, sentant le poids de son regard

brûler entre ses omoplates. En franchissant le seuil, elle savait que le mariage avec Enzo n'était qu'une fiction nécessaire. La véritable guerre, celle qui la laisserait brisée ou souveraine, venait de recevoir son premier sacre de noirceur. Elle ne s'essuya pas la joue. Elle voulait que chaque personne dans ce couloir voie l'empreinte de Vittorio sur elle, et qu'ils comprennent que si elle était une proie, elle était celle du loup, et que personne d'autre n'oserait plus jamais l'approcher.

Chapitre 2

Le Prix du Silence

L'acier brossé du bureau découpait l'obscurité de la pièce en deux tranches nettes, abandonnant le visage de Vittorio Moretti à une pénombre savamment orchestrée. Il ne parla pas. Dans un geste lent, presque cérémoniel, il fit glisser un dossier de cuir noir sur la surface glacée. Le frottement sec du grain contre le métal grimaça dans le silence, une dissonance qui fit se contracter les muscles de la nuque de Bianca. Elle ne cilla pas. Ses mains, jointes sur ses genoux, trahissaient seules l'effort de sa posture, les phalanges blanchies par une pression démesurée. Sous la soie de sa robe, son cœur cognait contre ses côtes, tel un animal captif, mais elle maintenait ce masque d'impassibilité qu'elle avait appris à sculpter dès l'enfance, dans les couloirs froids de la villa familiale.

Vittorio se pencha en avant. L'odeur de tabac froid, d'ambre amère et de vieux papier envahit l'espace vital de la jeune femme. Il y avait une fissure dans sa superbe habituelle, une tension au coin de sa mâchoire qui trahissait une irritation sauvage, celle d'un roi découvrant un ver dans son fruit.

— Ouvre-le, ordonna-t-il.

Sa voix était un grondement sourd, de ceux qui n'admettent aucune réplique. Bianca s'exécuta. Ses doigts effleurèrent la couverture, captant la rugosité du cuir sous sa pulpe. À l'intérieur : des relevés de comptes, des horaires de livraison au port de Gênes et une série de clichés pris à la dérobee. Un homme, l'un des lieutenants les plus proches du clan, sortant d'un entrepôt désaffecté à la périphérie de Milan. Elle parcourut les chiffres, son esprit s'emballant pour recoudre les lambeaux d'une trahison qu'elle devinait déjà entre les lignes comptables.

— Ce n'est pas une simple soustraction, murmura-t-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, dépouillée de son habituelle politesse de façade.

— Il ne cherche pas à s'enrichir, Vittorio. Il déplace l'influence.

L'homme resta immobile, l'observant avec une acuité qui semblait vouloir lui arracher la peau. Pour la première fois, il ne la regardait pas comme la future épouse de son fils — cet héritier décevant qu'il méprisait à couvert — mais comme un instrument chirurgical dont il venait de découvrir le tranchant. Le silence s'étira, s'épaissit, chargé de l'électricité statique des orages de Lombardie qui menaçaient derrière les vitres blindées.

— Continue, souffla-t-il.

Bianca crut déceler une infime accélération dans le rythme de sa respiration, une faille dans cette armure d'arrogance qu'il portait comme une seconde peau. Elle pointa une colonne de chiffres, son ongle traçant un sillon léger sur le papier. Les battements de son pouls s'apaisèrent. Dès qu'elle se concentra sur la structure du mensonge, le contrôle lui revenait. Non par la force, mais par l'intelligence.

— Regardez les dates des cargaisons de marbre. Elles coïncident avec les retards de livraison des conteneurs de textile. Il utilise vos routes légales pour camoufler un flux parallèle qui ne vous appartient plus. Il n'attend pas votre mort, Vittorio. Il vide votre empire de sa substance par l'intérieur. Il dépièce la carcasse tant qu'elle est encore chaude.

Le regard de Vittorio dévia de la feuille pour se fixer sur la gorge de Bianca, là où une veine battait furieusement malgré son calme apparent. Un sourire dépourvu de toute bienveillance étira ses lèvres, mais ses yeux trahissaient une fascination trouble,

un mélange de respect involontaire et d'une faim nouvelle. Il réalisa qu'il avait cherché une poupée de porcelaine pour orner son salon et qu'il venait de réveiller un prédateur dont il ignorait encore les codes.

— Et quel serait le prix de ton silence sur l'incompétence de mon fils à voir ce que tu viens de disséquer en trois minutes ? demanda-t-il.

Sa main se rapprocha de la sienne sur le bureau, sans jamais la toucher, créant un champ de force presque douloureux. Bianca releva les yeux. Ses pupilles étaient dilatées par l'adrénaline. La peur était toujours là, nichée au creux de son estomac, mais elle s'en servait désormais comme d'un carburant. Elle vit le doute passer brièvement dans les yeux de l'homme qui tenait sa vie entre ses mains. Le pouvoir, ce fluide toxique, venait de changer de camp dans l'obscurité de ce bureau milanais.

Vittorio se leva. Le cuir du fauteuil grinça comme un gémissement étouffé. Il contourna lentement le bureau en acajou, ses pas ne produisant aucun son sur le tapis persan, mais l'air semblait se raréfier à chacun de ses mouvements. Bianca ne recula pas. Elle sentit le froid de la table de marbre contre ses reins, une ancre solide alors que l'ombre de l'homme l'enveloppait.

— L'exécution, murmura-t-il, s'arrêtant si près d'elle qu'elle put percevoir la chaleur émanant de son corps. Tu ne veux pas l'argent de la dot. Tu veux le scalpel.

Il tendit une main, ses doigts effleurant presque sa mâchoire. Bianca se tétanisa, une décharge électrique remontant le long de sa colonne vertébrale.

— Je veux que les fondations de cette maison cessent de trembler sous les pieds d'un héritier qui ne sait pas lire une carte, répliqua-t-elle.

D'un mouvement brusque, Vittorio saisit un coupe-papier en argent. Il en fit courir la pointe sur le bois verni, traçant une frontière invisible entre eux. Bianca vit son

propre reflet dans la lame polie — une poupée aux yeux trop vastes dont le masque commençait enfin à se fissurer pour révéler la chair vive.

— Tu crois avoir gagné ta place à ma droite parce que tu as décelé une fuite de capitaux ?

Le rire de Vittorio fut un claquement sec. Il planta soudainement la lame dans le dossier de cuir de la chaise d'Enzo, le bruit de la déchirure résonnant comme un coup de feu. Bianca sursauta, un spasme involontaire secouant ses épaules, mais elle ne détourna pas les yeux.

— Le prix de mon silence, Vittorio, ce sont vos signatures sur les mandats de transport de la semaine prochaine. Laissez-moi rediriger les flux. Laissez-moi l'isoler totalement avant qu'il ne réalise qu'il n'a plus rien à trahir.

Vittorio se pencha, son visage à quelques centimètres du sien. Elle vit les fines ridules au coin de ses yeux, la dureté absolue d'un homme qui n'avait jamais connu la reddition. Il posa ses mains sur le marbre, de chaque côté de ses hanches, l'emprisonnant sans contact. L'espace entre eux devint un champ de bataille.

— Tu es une créature fascinante, Bianca. Une erreur de calcul dans mon propre plan.

Il se recula brusquement, brisant l'intimité étouffante. La pièce parut soudainement trop vaste, trop froide. Il retourna vers la baie vitrée, observant les lumières de Milan qui scintillaient comme des éclats de verre sur du velours noir. Le silence revint, plus lourd, mais dénué de l'agression immédiate de tout à l'heure. C'était le calme qui précède la signature d'un pacte avec le diable.

— Tu auras tes mandats, dit-il sans se retourner. Mais sache une chose : si tu échoues à couper la main qui nous vole, c'est la tienne que je poserai sur ce bureau. Et je ne serai pas aussi indulgent que les chiffres.

Le rejet fut physique. Il l'effaçait déjà de son champ de vision, la reléguant au rang d'outil. Bianca sentit un vide abyssal s'ouvrir dans sa poitrine, un mélange de triomphe acide et de terreur pure. Elle avait obtenu ce qu'elle voulait, mais en franchissant cette porte, elle n'était plus une fiancée protégée par l'ombre d'un nom. Elle était devenue une cible.

Elle fit un pas vers la sortie, ses jambes lui paraissant étrangement lourdes.

— Ne pense pas que ce secret nous lie, Bianca, lâcha-t-il, sa voix plus basse, presque intime. Il nous sépare simplement du reste du monde. Et dans ce monde-là, personne ne vient vous secourir.

Elle ne répondit pas. Elle quitta la pièce, le bruit de ses talons sur le marbre du couloir marquant le rythme d'une guerre qu'elle venait de déclarer à son propre avenir. Dans l'obscurité du corridor, elle porta sa main à sa gorge, là où la chaleur de sa présence flottait encore, une marque invisible qui brûlait comme un stigmate. Elle n'était plus une proie, mais elle n'était pas encore le chasseur. Elle était simplement seule, debout dans les ruines de son innocence.

Chapitre 3

Sacrilège à la Scala

L'or des dorures de la Scala semblait couler sous la morsure des projecteurs, mais dans la loge des Moretti, l'air gardait une rigueur de crypte. Vittorio se tenait debout, découpe d'ombre souveraine sur le velours cramoisi, dominant l'assemblée de son arrogance immobile. En contrebas, dans le foyer où le champagne coulait pour masquer l'amertume des trahisons, Enzo balbutiait. Son visage, marbré d'une honte que tout Milan feignait d'ignorer, ne recevait aucune pitié. Vittorio ne l'écoutait pas ; ses yeux, d'un noir minéral et fixe, étaient ancrés sur moi, débusquant l'esquisse de mépris que je ne parvenais pas tout à fait à effacer de mes lèvres. Le silence qu'il imposait à son fils n'était pas une absence de bruit, mais une lame de fond suspendue au-dessus de la gorge du jeune homme, une démonstration de force qui m'arrachait un frisson de dégoût fasciné.

Je percevais l'humiliation d'Enzo comme une brûlure par procuration. Ce n'était pas de la pitié, mais la conscience aiguë de l'absurdité du contrat qui me liait à ce fantôme d'homme. Vittorio fit un pas de côté, m'isolant dans l'ombre portée d'un rideau lourd. L'odeur de son parfum — un accord de tabac froid, de santal et de quelque chose de plus sauvage, de carnassier — envahit mon espace vital. Ma respiration se fit courte, heurtée, une trahison physique que mon esprit tentait désespérément de discipliner alors que mes doigts se crispaient sur la soie de ma robe. Il resta muet un instant, se contentant d'observer l'oscillation de ma cage thoracique, ce rythme erratique qui avouait tout ce que ma bouche refusait de concéder.

Soudain, sa main s'abattit. Ce ne fut pas sur ma gorge, mais juste au-dessus de mon cœur, une pression chirurgicale qui me projeta contre le bois froid de la cloison. La douleur fut immédiate, une décharge sèche qui me fit cambrer l'échine, mais c'était

l'intimité de l'agression qui m'étouffait le plus sûrement. Ses doigts de fer enserraient mon sternum avec une précision de bourreau, comme s'il cherchait à broyer la volonté qu'il devinait derrière mes côtes. Nos visages étaient si proches que je pouvais voir les éclats d'acier dans ses pupilles, un gouffre où mon image se reflétait, fragile et pourtant insupportablement vivante.

— Regarde-le, Bianca, murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un froissement de soie sombre contre mon oreille. Regarde ce que j'ai engendré de plus faible, et dis-moi que tu ne rêves pas de voir cette lignée s'effondrer sous ton propre poids.

L'insulte faite à son fils n'était qu'un appât jeté à ma propre noirceur. Je sentis une chaleur viciée ramper le long de ma colonne vertébrale, une réponse physiologique à sa cruauté qui me fit horreur. J'aurais dû le repousser, hurler au scandale devant cette cour de vautours, mais mes muscles restaient pétrifiés, soumis à la loi de la pesanteur qu'il exerçait sur mon être. Sa main remonta lentement, le pouce écrasant ma trachée juste assez pour que l'air devienne un luxe, une faveur qu'il choisissait de m'accorder ou de me retirer selon son bon plaisir. Dans ce contact violent, il n'y avait aucune tendresse, seulement la promesse d'une dévastation totale.

— Tu n'es pas faite pour la pitié, continua-t-il alors que ses yeux descendaient sur ma bouche, scrutant les tremblements que je ne pouvais plus nier. Tu es faite pour l'incendie, et je serai celui qui craquera l'allumette.

Il relâcha sa prise avec une soudaineté qui me laissa chancelante. Le monde sembla reprendre son cours, le brouhaha de la Scala revenant en force, mais l'air me paraissait désormais vicié, chargé de cette tension électrique qu'il avait injectée dans mes veines. J'ajustai ma robe d'un geste mécanique, le pouls battant contre mes tempes, consciente qu'une frontière venait d'être franchie. Vittorio se détourna, son profil impérial de nouveau tourné vers la scène, me laissant seule avec le goût métallique de la peur et l'étincelle d'un désir que je commençais à haïr plus que lui.

Le silence qui suivit ses paroles n'était pas un vide, mais une substance épaisse qui s'engouffrait dans mes poumons. Vittorio ne m'accordait plus un regard. Il s'était réinstallé dans le velours carmin de son siège, observant la scène en contrebas avec la froideur d'un entomologiste étudiant une colonie d'insectes voués à l'extermination. Dans la fosse d'orchestre, les violons entamaient une plainte déchirante, une montée lyrique qui semblait se moquer de l'agonie silencieuse se jouant ici, dans l'obscurité de la loge numéro douze.

Je sentais encore la morsure de ses doigts sur ma peau, une empreinte fantôme qui battait au rythme de mon propre sang. Ce n'était pas seulement de la crainte ; c'était une souillure exquise, une marque de propriété apposée sans même avoir besoin de verser une goutte de sang.

— Tu ne m'as pas répondu, Bianca.

Sa voix tomba, mate, dépourvue d'inflexion. Il ne s'était pas retourné. Son profil, baigné par la lueur blafarde de la rampe, ressemblait à une médaille antique frappée dans le granit. L'absence totale d'empathie dans son ton était plus brutale que n'importe quelle caresse, car elle promettait une chute sans filet entre les mains d'un homme qui ne connaissait pas le concept de rémission.

— Que voulez-vous que je dise ? articulai-je enfin, la gorge sèche. Que vous avez raison ? Que je méprise votre fils autant que vous méprisez la faiblesse ?

Un imperceptible mouvement de sa mâchoire trahit son amusement. Il se pencha légèrement en avant, ses mains croisées sur le pommeau d'ébène de sa canne, ignorant délibérément Enzo qui, dans le parterre, cherchait désespérément mon regard, le visage décomposé.

— Je ne veux pas de tes mots, Bianca. Les mots sont les outils des impuissants. Je veux voir cette vérité brûler dans tes yeux chaque fois que je t'impose ma présence. Je

veux que tu sentes ce dégoût pour ta propre nature s'enraciner en toi. C'est là que commence notre véritable contrat.

Il se leva brusquement. L'espace de la loge parut soudain trop étroit pour son envergure. Il s'approcha de moi avec la lenteur inévitable d'un prédateur qui sait que sa proie est acculée. Il s'arrêta si près que je pus sentir l'odeur de son parfum — ce mélange de vétiver froid et d'une note métallique, presque clinique. Son index remonta le long de ma mâchoire, sans aucune douceur, l'ongle écorchant légèrement la peau fine avant de me forcer à lever la tête. Ses yeux fouillèrent les miens, y cherchant la moindre trace de rébellion pour mieux l'écraser.

— Demain, à l'aube, tu seras à la villa. Non pas pour les préparatifs de ce mariage grotesque avec mon fils, mais pour ton premier cours de discipline. Tu apprendras à ne plus tressaillir quand je décide de disposer de ton souffle.

Il pencha la tête, ses lèvres frôlant les miennes sans jamais les toucher, un supplice calculé qui fit hurler chaque cellule de mon corps. Puis, avec une désinvolture qui m'acheva, il s'écarta et ouvrit la porte de la loge, m'exposant à la lumière crue du couloir.

— Va le rejoindre, maintenant. Offre-lui le réconfort d'une fiancée fidèle. Mais souviens-toi, alors que tu sentiras ses mains maladroitement sur toi, que c'est mon ombre qui te possède déjà.

Il sortit sans se retourner, me laissant seule dans la pénombre, hantée par la certitude terrifiante que le sacrilège ne faisait que commencer.

Chapitre 4

L'Échec du Sang

L'odeur d'éther et de sueur rance prit Bianca à la gorge avant même que ses yeux ne s'habituent à la pénombre de la suite. Sous la lumière crue d'une lampe de chevet renversée, Enzo n'était plus qu'une masse affaissée contre le satin dévasté du lit. Sa mâchoire pendait, une traînée de salive séchée marquait le coin de ses lèvres, et ses yeux, révoltés, ne fixaient plus que le vide d'un paradis chimique. Le sifflement de sa respiration, court et irrégulier, était le seul son qui troublait la lourdeur moite de la pièce. Bianca sentit le froid du carrelage traverser ses semelles fines, une morsure concrète qui l'ancrait dans ce désastre.

Vittorio ne bougeait pas. Posté dans l'encadrement de la porte, il laissait le silence travailler pour lui. Sa silhouette découpait l'obscurité du couloir, massive, immobile. Il ne chercha pas à détourner le regard de la jeune femme ; il lui imposait ce spectacle comme on force un enfant à regarder une plaie ouverte. Sa main se posa sur l'épaule de Bianca, une pression sèche, presque osseuse, qui fit grincer le tissu de sa robe de chambre. Elle voulut reculer, fuir cette puanteur de fin de règne, mais ses jambes semblaient avoir fusionné avec le sol. Elle ne fixait plus un héritier, mais un cadavre social dont Vittorio manipulait déjà les membres inertes.

— Regarde-le bien, Bianca, lâcha-t-il. Sa voix était basse, dépouillée de toute emphase, d'une neutralité plus tranchante qu'une menace. Voici le sang des Moretti. Un homme incapable de tenir un verre, encore moins une promesse.

Il la fit pivoter par l'épaule, sans brutalité apparente, mais avec une autorité qui n'admettait aucune résistance. Dans l'ombre, les pupilles de Vittorio étaient si dilatées qu'elles semblaient avoir effacé l'iris. Entre eux, l'air s'épaissit, chargé d'une hostilité

qui changeait brusquement de nature. Bianca sentit son propre pouls frapper contre ses tempes, une cadence furieuse qui n'était plus dictée par la peur. Elle vit dans le regard de cet homme un mépris total pour son propre fils, une haine lucide qui résonna en elle comme un écho. Le dégoût pour Enzo se mua instantanément en une lame qu'elle apprenait déjà à manier.

— Vous saviez qu'il était dans cet état, dit-elle, la voix éraillée par la sécheresse de sa gorge. Vous m'avez liée à une ombre.

Vittorio fit glisser son index le long de la mâchoire de Bianca, s'attardant sur le point où le sang battait avec force sous la peau fine. Il ne nia rien. Ce mutisme était une offre de transparence, une invitation à entrer dans le cercle des monstres. La loyauté envers Enzo, cette exigence morale qu'on lui avait inculquée depuis l'enfance, lui parut soudain être une maladie honteuse dont elle devait guérir sur-le-champ. Vittorio ne cherchait pas une épouse pour son fils ; il cherchait un rempart, une alliée capable de ne pas ciller devant les décombres.

— Ton père a sauvé ses terres en te déposant ici, reprit-il. Mon fils se noie. Tu peux choisir de couler avec lui par simple souci de bienséance, ou tu peux décider d'être celle qui restera debout quand la poussière sera retombée.

Il retira sa main brusquement. Ce manque soudain de contact fut plus violent que la pression qu'il exerçait l'instant d'avant. Bianca vacilla, livrée au froid de la suite milanaise. Elle observa un instant un flacon de cristal brisé au sol, les reflets de la lumière sur les éclats de verre, avant de reporter ses yeux sur le corps inerte d'Enzo. Elle n'éprouvait plus de pitié, seulement une envie sauvage de piétiner ce qui l'empêchait d'avancer.

Elle s'approcha du bureau en acajou où reposait le contrat de mariage. Le papier semblait lourd, chargé du poids des trahisons à venir. Ses doigts effleurèrent la bordure dorée du document, puis elle le saisit avec une fermeté nouvelle, le froissant

légèrement dans son poing. Elle ne serait pas la veuve d'un vivant, mais l'architecte du chaos qui allait suivre. En relevant la tête vers Vittorio, elle ne chercha pas son approbation, mais sa reconnaissance.

Le coin de la bouche de l'homme tressaillit, un mouvement presque imperceptible qui marquait la fin de la mascarade. Dans ce face-à-face, la Bianca qu'elle connaissait s'effaçait au profit d'une créature plus froide, plus tranchante. Le pacte était scellé non pas par des mots, mais par la compréhension mutuelle de leur propre cruauté. Elle n'était plus une monnaie d'échange ; elle était devenue la main qui allait tenir les rênes, au prix d'un nom qui ne signifiait déjà plus rien.

Chapitre 5

L'Autel de la Chair

Le froid remonte de la dalle de marbre, traverse mes talons fins et s'insinue dans mes os avec la précision d'une lame de scalpel. L'odeur ici est un mélange écœurant d'encens rassis et de poussière séculaire, une atmosphère de fin du monde confinée dans quelques mètres carrés de pierre sculptée. Vittorio est là, adossé au sarcophage de son propre père. L'ombre de son profil découpe l'obscurité avec une netteté qui me donne la nausée. Il ne bouge pas. Il attend que le silence devienne une arme, que mon propre pouls, qui cogne contre mes côtes comme un animal piégé, finisse par me trahir.

Je refuse de baisser les yeux. Je fixe l'onix de son bouton de manchette, seul éclat de lumière dans ce tombeau dévorant. Il sait que j'ai compris son jeu, que j'ai décodé les chiffres de son empire là où son fils n'a vu qu'une paperasse fastidieuse.

— Tu es venue, murmure-t-il.

Sa voix est un froissement de soie sombre qui m'écorche les oreilles.

— Je n'ai jamais eu le choix, Vittorio.

Il s'arrache à la pierre d'un pas lent, mesuré, celui d'un prédateur qui n'a plus besoin de courir. Chaque centimètre qu'il gagne réduit l'oxygène. Il s'arrête si près que sa chaleur m'agresse, une insulte thermique dans cette crypte glaciale. Son gant de cuir vient se loger sous mon menton. Ce n'est pas le geste d'un amant, c'est la poigne d'un propriétaire vérifiant l'état d'une acquisition. Il m'oblige à lever le visage, m'imposant ce regard qui ne contient aucune pitié, seulement une curiosité clinique.

— Le choix est une illusion pour les faibles, Bianca. Toi, tu es une nécessité.

Il sort de sa poche un stylet d'argent, une relique dont la pointe brille d'un éclat mauvais sous la lueur des veilleuses. Il ne me demande rien. Il se saisit de mon poignet, retournant ma paume vers le plafond voûté. Je sens la morsure du métal avant même qu'il ne presse. Je pourrais hurler, je pourrais fuir, mais mon corps est devenu une extension de sa volonté, une statue de chair pétrifiée par une fascination que je m'interdis d'analyser.

La douleur est nette, un trait de feu qui sépare ma ligne de vie. Une goutte perle, rubis sombre sur ma peau pâle, avant de s'écraser sur le marbre blanc du tombeau. Vittorio ne sourit pas. Il observe l'hémorragie avec une attention dévote, comme s'il lisait l'avenir dans la flaque qui s'élargit. Puis, sans quitter mes yeux, il répète le geste sur lui-même, un mouvement sec, dépourvu d'hésitation.

— Enzo aura ton nom, mais j'aurai ton esprit, dit-il d'une voix qui résonne contre les parois de basalte. Tu seras l'architecte de ma survie, et je serai le gardien de ta cage.

Il plaque sa plaie contre la mienne. Le contact est électrique, visqueux, une fusion de fluides et de destins. La chaleur de son sang se mêle au mien, une souillure volontaire qui scelle ma perte. Mes genoux fléchissent sous le poids de l'invisible chaîne qu'il vient de river à mon âme. Je ne suis plus Bianca Rinaldi, la monnaie d'échange ; je suis devenue le secret de Vittorio Moretti.

Il resserre l'étreinte, broyant mes phalanges dans les siennes, m'attirant contre lui jusqu'à ce que je sente le battement implacable de son cœur. C'est un marquage de territoire qui ignore la tendresse pour ne célébrer que la conquête. Mon souffle s'échappe en petits nuages blancs, aussitôt happé par le sien. À cet instant, dans l'antre des morts, je comprends que ma liberté n'est plus qu'une monnaie que je viens de brûler sur l'autel de sa puissance.

Ses lèvres effleurent mon oreille, le cuir de son gant glissant sur ma gorge pour en souligner la vulnérabilité.

— Dis-le. Dis que tu m'appartiens désormais.

Le silence qui suit est plus lourd que la pierre au-dessus de nos têtes. Je sens le goût du fer dans ma bouche, la réalité de mon nouveau monde qui s'effondre et se reconstruit autour de cet homme de marbre. Ma voix n'est qu'un souffle, mais elle est le premier acte de ma nouvelle vie.

— Je suis à vous. Mais ne croyez pas que cela vous rende invincible, Vittorio.

Un tressaillement parcourt ses épaules, une faille infime dans sa posture de statue, une seconde où sa prise se fait presque désespérée avant de redevenir impénétrable. Il me lâche, me laissant chancelante, tandis qu'il essuie le sang sur un mouchoir de soie blanche avec une élégance révoltante. Le pacte est conclu. L'obscurité de la crypte semble alors se refermer sur nous, plus dense, plus définitive.

Le carré de soie, désormais maculé d'une tache carmin parfaitement symétrique, disparut dans la poche de sa veste. Vittorio ne me regardait plus. Son attention s'était déportée sur le stylet qu'il rangeait dans son étui, le cliquetis du fermoir résonnant comme le marteau d'un juge. Le silence qui s'installa n'était pas un vide, mais une matière solide qui me comprimait les tympans.

Mes doigts cherchèrent un appui contre le flanc froid du sarcophage. Le grain de la pierre, rugueux et millénaire, ankra ma réalité alors que ma vision se brouillait sur les bords. Chaque battement de mon cœur envoyait une onde de choc jusqu'à l'entaille, une pulsation métronomique qui semblait s'accorder, malgré moi, à la cadence de ses propres respirations.

Il se tourna brusquement, l'extrémité de ses doigts venant se loger à la base de ma nuque pour me forcer à lui faire face. Il n'y avait aucune colère dans ses prunelles, seulement cette observation froide, entomologique, qui scrutait la dilatation de mes pupilles. Ses yeux balayèrent mon visage comme s'il y cherchait les plans d'une forteresse à démanteler, pièce par pièce.

— L'invincibilité est une illusion de jeunesse, Bianca, murmura-t-il, sa voix glissant sur ma peau comme une lame de rasoir. Je n'ai pas besoin d'être invincible. J'ai seulement besoin que tu comprennes que chaque souffle que tu prendras désormais sera un retrait sur le capital que je t'ai octroyé ce soir.

Il accentua la pression, m'obligeant à me cambrer. Un spasme involontaire parcourut mes jambes, une décharge électrique qui mourut dans mes talons ancrés au sol. Je refusai de ciller, verrouillant mon regard dans le sien, cherchant à y graver ma haine avant que l'obscurité ne l'efface. La sueur perla à la lisière de mes cheveux, glacée.

D'un geste sec, il me libéra. L'absence soudaine de son contact laissa une sensation de brûlure paradoxale, une marque invisible plus profonde que l'acier. Vittorio fit volte-face et s'engagea vers l'escalier dérobé, son manteau de laine sombre flottant derrière lui comme une ombre liquide. Il ne se retourna pas ; il savait que le fil qu'il venait de nouer autour de mon existence était suffisamment court pour me ramener à sa suite.

Je restai seule une seconde de trop dans l'odeur d'encens rance et de sang frais. Chaque pas vers la sortie était un renoncement, une soumission physique à sa gravité. Dans le reflet d'une plaque de cuivre ternie, je vis une étrangère aux yeux trop larges sortir de l'ombre des morts pour entrer dans la lumière cruelle des vivants.

Chapitre 6

Le Venin de Milan

L'aube sur Milan avait la couleur d'une lame mal essuyée, un gris ferreux qui glissait sur les façades de verre du quartier CityLife sans parvenir à les réchauffer. Dans le grand bureau de Vittorio, l'air stagnait, chargé d'une odeur de café brûlé et de tabac froid, un parfum qui semblait s'être incrusté jusque dans les pores de ma peau. Mes doigts survolaient le clavier rétroéclairé avec une précision nouvelle. Chaque clic était une sentence, chaque transfert de fonds un membre que j'arrachais à ceux qui, hier encore, me considéraient comme une monnaie d'échange silencieuse.

Vittorio se tenait près de la baie vitrée, sa silhouette massive découpée en contre-jour. Il ne disait rien, mais je sentais son regard peser sur ma nuque, une présence abrasive qui faisait hérissier le duvet de mes bras. La nuit dernière n'était déjà plus qu'un souvenir de silences rompus, une tache que je choisissais d'ignorer pour me concentrer sur les chiffres. Je venais de geler les avoirs de la branche sicilienne. D'un simple mouvement de l'index, je les privais d'oxygène. La sensation de puissance qui m'envahissait était plus immédiate, plus propre que n'importe quel contact charnel.

« Tu ne les voles pas, Bianca », murmura-t-il, sa voix basse vibrant contre le verre de la fenêtre. « Tu les effaces. »

Je ne levai pas les yeux, fascinée par les courbes de rendement qui s'effondraient. Mon esprit fonctionnait avec une clarté chirurgicale, comme si le venin qu'il m'avait injecté s'était cristallisé en une drogue de lucidité pure. Je pensais à Enzo, mon fiancé, dormant sans doute encore dans l'ignorance crasse de son propre déclin. Je démantelais son héritage sous l'œil de son père, et cette pensée me procurait une chaleur malsaine au creux du ventre.

« Ils n'ont jamais su lire les petits caractères, Vittorio. Ils pensaient que le nom Moretti suffisait à les protéger de la réalité. »

Le craquement d'un briquet rompit le silence. Une volute de fumée bleue s'éleva, se mêlant à la lumière crue du matin. Vittorio se rapprocha, ses pas étouffés par l'épais tapis, jusqu'à ce que je sente la chaleur de son corps irradier juste derrière mon fauteuil. Il posa une main sur le dossier, ses doigts effleurant une mèche de mes cheveux. Je me figeai. L'espace entre nous semblait saturé d'électricité statique, une tension si dense qu'elle en devenait étouffante.

Il se pencha, son souffle court frôlant mon oreille, m'apportant l'odeur de la menthe et du tabac. Ses yeux se fixèrent sur l'écran, analysant les transactions complexes que j'avais mises en place pour détourner les actifs vers un compte dont j'étais la seule signataire. Un rictus étira ses lèvres. Il aimait ce qu'il voyait : non pas une femme, mais un instrument de précision, une extension de sa propre volonté.

« Continue », ordonna-t-il, sa main glissant enfin pour presser fermement mon épaule. « Vide-les. Montre-leur ce qu'il reste quand on retire le nom. »

Je sentis mes lèvres s'étirer en un sourire qui ne m'appartenait pas, un masque de marbre que je n'enlèverais plus. Je n'étais plus la proie que l'on traînait à l'autel, j'étais l'ombre qui étranglait les fortunes d'un geste machinal. Sous la pression de ses doigts, j'exécutai l'ordre suivant, effaçant une décennie de bénéfices immobiliers en une fraction de seconde.

L'ozone des serveurs surchauffés picotait mes narines, une odeur sèche, électrique. Ma main ne tremblait plus ; elle était devenue une extension froide de la machine. Ses doigts s'enfoncèrent un peu plus dans mon épaule, une revendication silencieuse qui m'ancrait dans ce crime.

« Regarde-les s'effondrer », reprit-il, sa voix descendant d'un octave. « C'est leur droit de respirer dans cette ville que tu es en train de supprimer. »

Je fixai les graphiques, les barres vertes virant au rouge sang, et un sentiment de toute-puissance m'envahit, balayant les derniers vestiges de la jeune femme qui craignait encore le courroux des Moretti. J'étais en train de dépecer l'empire de mon propre fiancé, transformant l'héritage d'Enzo en une poussière numérique. Vittorio m'observait comme un sculpteur contemple le marbre qui commence enfin à céder sous son burin.

Il retira brusquement sa main, et le vide qu'il laissa fut plus brûlant encore que sa présence. Il contourna le bureau pour s'asseoir sur le rebord, face à moi, ses longues jambes barrant mon horizon. Dans ce regard d'acier, je ne vis aucune pitié, seulement le reflet de ma propre métamorphose. Il tendit un doigt vers le dernier dossier, celui qui contenait les titres de propriété de la villa familiale.

« Est-ce que tu hésites, Bianca, ou est-ce que tu savoures le moment où tu deviens irrécupérable ? »

La question était une lame effilée. Je ne répondis pas, mes yeux plongés dans les siens, cherchant la faille que je savais inexistante. J'appuyai sur la touche finale avec une lenteur délibérée, un geste presque érotique dans sa finalité destructrice. Le silence qui suivit fut absolu. À cet instant, je ne savais plus si j'étais son instrument ou s'il était devenu le mien, mais la chaleur qui irradiait de mon ventre n'était plus de la peur. C'était le venin de Milan qui coulait enfin, noir et souverain, dans mes veines.

Chapitre 7

La Trahison Nécessaire

Le fil de la lame mord ma carotide, un trait de givre qui insulte la soie de ma peau. Enzo tremble. Je reçois les secousses erratiques de sa paranoïa à travers l'acier, chaque spasme de sa main agissant comme un décompte nerveux sur le marbre de ce salon milanais. Ses yeux ne sont plus que des fentes opaques, égarées dans un labyrinthe de soupçons où je ne suis qu'une silhouette ennemie, et Vittorio le grand architecte de sa ruine. L'air de l'appartement s'est figé, chargé de l'odeur de l'encaustique et du vieux whisky, cette effluve rance de la panique qui précède les chutes définitives.

— Tu crois que je suis aveugle ? siffle-t-il, sa voix s'effilochant dans une tessiture trop aiguë. Tu es son jouet. Une extension de son ombre. Il t'a glissée dans mon lit pour m'étouffer, pour prouver que je n'ai pas ma place dans sa putain de lignée.

Je reste immobile, les poumons bloqués. Ma main, dissimulée dans les plis de ma robe, effleure la console en acajou. Mes doigts rencontrent un coupe-papier en argent ; son poids dérisoire me semble soudain être celui d'un couperet. Je calcule la distance, l'angle de sa mâchoire, l'espace entre ma survie et son délire, tandis qu'une sueur froide perle à la racine de mes cheveux. Je suis Bianca Rinaldi, et j'ai passé ma vie à décrypter les vents avant qu'ils ne tournent, mais celui-ci charrie un parfum métallique de fin du monde.

Un déclic sec déchire l'atmosphère. Le bruit d'un briquet, précis et brutal comme un verdict.

Enzo se fige. La pression de la lame s'accroît d'un millimètre, traçant une ligne de

feu sur ma gorge. Vittorio est apparu, masse sombre découpée contre l'acier chirurgical des gratte-ciels milanais. Il n'accourt pas. Il n'ordonne rien. Il s'avance avec la régularité métronomique d'un homme qui ne craint plus les horloges, une cigarette éteinte aux lèvres, son regard pesant non pas sur l'arme, mais sur le déchet que représente son propre fils.

— Tu es une insulte à l'intelligence, Enzo, lâche-t-il. Sa voix possède la profondeur d'un caveau, m'arrachant un frisson plus tranchant que le couteau. Utiliser une femme comme rempart pour masquer ta propre impuissance... C'est un aveu de faiblesse que même moi, je ne t'aurais pas prêté.

— Un pas de plus et je l'égorge ! hurle Enzo, le bras convulsé.

Vittorio s'immobilise à quelques mètres. Il incline la tête, ses pupilles sombres, presque minérales sous l'éclat des lustres, sondant les miennes. Dans cet intervalle suspendu, le pouvoir déserte Enzo. Il cesse d'être l'agresseur pour devenir un élément de décor, une erreur de perspective dans un duel qui le dépasse. Vittorio m'étudie, jugeant ma résistance avec une curiosité cruelle. Je vois une ombre passer dans son regard, une fissure infime dans son armure de tyran. Ce n'est pas de la pitié, c'est une hésitation de propriétaire devant une possession qu'il rechigne à briser.

— Elle ne vaut rien si elle meurt ainsi, murmure Vittorio, s'adressant à moi à travers le cadavre en sursis de son fils. Mais toi, Enzo... tu es déjà un néant.

D'un mouvement dont la soudaineté m'arrache un cri muet, Vittorio ne sort pas d'arme. Il saisit un lourd cendrier de cristal et le fracasse contre le rebord de la table. L'explosion du verre brise l'hypnose de la terreur. Enzo sursaute, ses réflexes de junkie de l'adrénaline le trahissant, et dans cette fraction de seconde, je pivote. La lame m'entaille superficiellement, mais je suis déjà projetée au sol par la masse de Vittorio qui fond sur son fils.

Ce n'est pas un combat. C'est un broyage. Vittorio plaque Enzo contre le marbre, une main de fer verrouillant la gorge de l'héritier, l'autre tenant un éclat de cristal effilé à quelques centimètres de son globe oculaire. Le souffle de Vittorio est court, une rumeur de fauve. Je reste là, prostrée, sentant le sang couler tièdement sur ma poitrine, fascinée par la main de Vittorio qui, pour la première fois, tremble. Une faille organique. Il ne peut pas porter le coup de grâce. Non par amour, mais par horreur de voir son propre sang s'écouler sur ses chaussures.

Il tourne son visage vers moi, et l'intensité de ses traits est une agression pure. Il me tend l'éclat de cristal ensanglanté par ses propres coupures, ses yeux me transmettant une injonction silencieuse qui me vide les veines.

— Il a voulu t'effacer, Bianca, dit-il, sa voix n'étant plus qu'un hachis de fureur et de dégoût. Prouve-moi que tu n'es pas une victime. Prouve-moi que tu mérites ce nom en épurant le mien. Achève-le.

Le silence qui suit est celui d'une église après un sacrilège. Je regarde le cristal, je regarde Enzo qui pleure des larmes de lâcheté sous la poigne de son père, et je sens le poids de Vittorio sur mes épaules. Il ne veut pas qu'Enzo meure de sa main ; il veut que je devienne son ancrage, liée à lui par l'irréparable. Il m'offre une place sur son trône, mais les marches sont de chair.

Ma paume se referme sur le tranchant du cristal. La douleur est nette, une morsure qui me rappelle que chaque puissance exige sa dîme. Le sang de Vittorio, encore chaud sur le verre, se mêle au mien dans un pacte poisseux. Je me relève, mes muscles vibrant sous l'adrénaline. L'air est saturé d'une odeur de fer et de sueur rance — celle d'Enzo, qui se décompose sous nos yeux.

Vittorio est une statue de granit, ses doigts enfoncés dans la gorge de son fils comme les griffes d'un prédateur marquant la proie pour un autre. Ses yeux ne me lâchent pas. Il attend l'annihilation de la Bianca qu'il a connue.

— Regarde-le, Bianca, murmure-t-il. Regarde ce que le sang produit quand il s'étirole.

Je m'approche. Le marbre est glissant. Enzo émet un sifflement grotesque, une supplication étranglée. Ses yeux sont injectés de sang, révoltés, cherchant un salut qui a déserté la pièce depuis longtemps. Je pourrais retourner cette lame contre Vittorio. L'idée traverse mon esprit, mais son regard m'enchaîne. Il sait que je n'en ferai rien. Il sait que je préfère régner dans son enfer que ramper parmi les faibles.

Je pose ma main sur l'épaule de Vittorio. Le tissu de son costume est impeccable, un contraste obscène avec la boucherie à venir. Sous mes doigts, ses muscles sont des câbles d'acier. Il y a une tension érotique, morbide, dans ce triangle de mort.

— Fais-le, ordonne-t-il, sa voix vibrant contre mon propre corps.

Le visage d'Enzo n'est plus qu'un masque abject. Je ne vois plus l'homme que j'ai failli épouser, mais un obstacle à ma propre respiration. Ma main s'élève. Le cristal capte la lumière, projetant des éclats brisés sur les murs de marbre. Je frappe.

Le son est sourd — un déchirement de tissu vivant, suivi d'un gargouillis interminable. La résistance de la peau, puis la libération brutale dans les tissus mous. Le sang gicle, brûlant, contre ma joue. Les spasmes d'Enzo secouent le corps de Vittorio, qui le maintient avec une force démoniaque jusqu'au dernier râle, jusqu'à ce que le silence retombe.

Je lâche le verre. Il tinte sur le sol, une note de musique dans l'horreur. Vittorio relâche sa prise. Le corps d'Enzo s'affaisse comme une étoffe inutile, une tache sombre s'étendant sur la blancheur du salon.

Vittorio se redresse. Il ne regarde pas le cadavre. Il s'approche de moi, si près que je peux sentir l'odeur du tabac et de la poudre. Il lève une main — celle qui étranglait

son fils — et essuie avec une tendresse terrifiante la traînée de sang sur ma joue. Son pouce écrase le rouge sur ma peau, le propageant comme un fard rituel.

— Te voilà enfin, Bianca Moretti, souffle-t-il, ses yeux brûlant d'une lueur de triomphe sauvage.

Il m'attrape par la nuque, ses doigts s'ancrant dans mes cheveux avec une brutalité qui m'arrache un gémissement. Ses lèvres frôlent mon oreille.

— Maintenant, tu m'appartiens par le crime. Et je t'appartiens par le secret.

Il me repousse brusquement, son visage redevenant un masque d'impassibilité glaciale. Le moment de connexion est rompu. Il tourne le dos, sortant une cigarette comme si nous n'étions pas debout sur un cadavre.

— Nettoie-toi, dit-il sans se retourner. Les invités attendent que j'annonce ta nouvelle position. Ne les fais pas attendre. La faiblesse est enterrée ; ne laisse pas la saleté ternir ton entrée.

Il sort de la pièce, me laissant seule avec le silence et le corps refroidissant de l'homme que j'ai tué pour une couronne de cendres. Je regarde mes mains rouges. Je n'ai plus peur. J'ai seulement froid, d'un froid que même son brasier ne pourra jamais réchauffer.

Chapitre 8

Anatomie d'une Purge

La table de Carrare imposait sa morgue au centre de la pièce, bloc livide dont les veines grises rappelaient l'anatomie d'un corps exsangue. Sous l'éclat chirurgical des suspensions en cristal, les dossiers étalés semblaient absorber la moindre particule de vie. De l'autre côté des baies vitrées, Milan s'éteignait sous un linceul de brume, n'offrant que le scintillement lointain et indifférent de ses artères électriques. Dans ce silence épais, le battement de mon propre sang cognait contre mes tympans avec une régularité de métronome.

Vittorio était là. Je ne l'entendais pas, mais son sillage me parvenait, mélange de tabac brun, de bois de santal et cette note métallique, presque stérile, qui ne le quittait jamais. Ses mains s'abattirent sur mes épaules, lourdes, possessives. La chaleur de son corps m'enveloppa, une promesse de protection autant qu'une menace d'écrasement. Je restai de pierre. J'avais appris à mes dépens que le moindre tressaillement était, pour lui, une invitation à forcer la brèche.

« Regarde-les, Bianca », souffla-t-il contre mon oreille. Sa voix, ce râle de soie sombre, glissait sur ma peau comme une caresse avant l'entaille. « Ils guettent le faux pas. Ils s'imaginent que la disparition d'Enzo a laissé une faille dans l'armature. Ils oublient qu'Enzo n'était que le givre sur le métal. En l'effaçant, j'ai simplement rendu à l'acier sa pureté. »

Ses doigts migrèrent de mes épaules à ma gorge, une ascension lente, calculée. Sa chevalière pressa ma trachée avec une précision qui m'ôtait tout désir de rébellion. La mort d'Enzo — son héritier, mon fiancé — n'avait été qu'une rature nécessaire sur un parchemin mal écrit. Un ajustement de trajectoire.

« Par qui commence-t-on ? »

Mes yeux se fixèrent sur le portrait de Stefano Valli. Un oncle, un mentor, celui-là même qui m'avait offert mes premières poupées avant de m'expliquer que mon corps ne serait jamais qu'une monnaie d'échange. Une nausée acide monta en moi, immédiatement balayée par une décharge d'adrénaline si sombre qu'elle en devenait grisante. Vittorio attendait le signal de ma déchéance ou celui de ma naissance. Il voulait voir si le jouet qu'il avait acquis pouvait devenir l'instrument du supplice.

Je posai l'index sur le dossier de Valli. Ma main était d'une stabilité insolente.

« Stefano contrôle les terminaux de Gênes », énonçai-je d'un ton monocorde. « Il détourne déjà les cargaisons de précurseurs pour les Calabrais. Si vous le tuez, vous coupez la ligne. Si vous le brisez, vous annexez le réseau. »

Vittorio relâcha sa prise pour me faire pivoter brusquement. Ses yeux, deux gouffres d'ébène, fouillèrent mon visage à la recherche d'un reliquat de pitié qu'il aurait pris plaisir à broyer. Son pouce écrasa ma lèvre inférieure, m'obligeant à entrouvrir la bouche, m'offrant à son inspection comme on examine une lame avant le combat.

« Briser est une perte de temps, Bianca. Ce soir, nous ne faisons pas de politique. Nous faisons de l'art funéraire. Je veux un exemple qui fera trembler les fondations de cette ville. »

Il se rapprocha, son souffle se mêlant au mien. L'air entre nous s'était raréfié, chargé d'une électricité statique prête à l'embrasement. Dans cet instant, la haine et le désir se confondaient dans une même volonté de puissance. Il contemplait son propre reflet dans l'abîme de mon regard.

« Dis-le », exigea-t-il. « Prononce la sentence de Stefano. »

Je me saisis des revers de sa veste, le tirant vers moi pour abolir la distance. Le vernis de la convenance volait en éclats.

« Éviscère-le », crachai-je. « Fais de lui un tas de viande sur le carrelage de sa propre cuisine. Et fais en sorte qu'il comprenne, avant le dernier souffle, que c'est ma main qui a dirigé la tienne. »

Un sourire prédateur étira ses traits. Il se saisit d'un stylo-plume en argent et raya le nom de Valli avec une telle force que le papier se déchira, l'encre noire giclant sur le visage de l'oncle comme un sang prémonitoire.

« Va te préparer », ordonna-t-il d'une voix soudainement calme, presque domestique. « Porte la robe rouge. Celle qui ressemble à une plaie ouverte. »

La transition fut un intermède de soie et de silence. Dans la chambre, je me glissai dans l'étoffe pourpre, chaque frottement contre mes hanches m'insufflant l'illusion d'une armure. Je me regardai dans le miroir, ne reconnaissant plus la jeune femme aux yeux clairs de l'année passée. Je n'étais plus une victime collatérale ; j'étais l'associée de l'ombre.

Le trajet dans la Maserati fut une plongée dans les profondeurs de Milan. Vittorio conduisait avec une économie de mouvements qui confinait à l'hypnose. L'habitacle saturé de l'odeur du cuir et de son parfum ferreux devint notre sanctuaire avant le carnage. Ses doigts s'enroulèrent autour de mon poignet, vérifiant la régularité de mon pouls comme on s'assure du bon fonctionnement d'un détonateur.

La villa de Stefano apparut au bout d'une allée de cyprès, mausolée de verre et de béton froid. La porte s'ouvrit sans résistance ; l'autorité de Vittorio précédait toujours sa présence. Nous pénétrâmes dans la cuisine monumentale, un temple d'inoc et de pierre où Stefano, figé en peignoir de soie, laissa échapper son verre de cristal. Le

bruit des débris sur le sol fut le premier glas de la soirée. L'odeur de la sauce tomate qui mijotait se mêla à l'acidité de sa sueur, créant un mélange écœurant.

Vittorio avança, sa silhouette découpée par les lumières encastrées. Il ne sortit pas d'arme immédiatement. Il se contenta de saisir Stefano par la nuque, renversant sa tête pour m'offrir l'angle parfait de sa gorge, vulnérabilité obscène exposée sous les spots.

« Regarde-la, Stefano », murmura Vittorio, ses yeux fixés sur les miens, me mettant au défi de détourner le regard. « Regarde celle que tu pensais pouvoir vendre. C'est elle qui t'efface. »

Je fis un pas, sentant la panique de l'homme irradier jusque dans mes os. Ma main s'éleva, effleurant sa joue une dernière fois avant que Vittorio ne sorte une lame effilée. Le mouvement fut d'une précision chirurgicale. Le couteau s'enfonça à la base du crâne, un bruit sec de rupture, suivi du glouglou lourd du sang se déversant sur le plan de travail.

Une goutte tiède éclaboussa le revers de ma robe rouge, s'y perdant instantanément. Je ne bronchai pas. J'observai la vie s'enfuir des yeux de Stefano, cherchant en moi un regret, une douleur, un reste d'humanité. Je ne trouvai qu'un vide sidéral, une pétrification de l'âme qui me laissait étrangement lucide.

Vittorio retira la lame et nettoya le métal sur un linge blanc avec une méticulosité dérangeante. Puis, sans un mot, il me dépassa, me laissant seule face au cadavre dont les yeux vitreux semblaient encore m'accuser. Ce silence soudain, cet abandon après l'acte, fut plus brutal que le meurtre lui-même. Il m'avait utilisée, brisée, puis jetée de côté comme un outil dont on n'a plus l'usage immédiat.

J'inspirai l'air saturé d'hémoglobine, sentant mon cœur se changer en un galet froid et poli. Dehors, Milan ignorait que la nuit venait de dévorer une part de moi qui ne reviendrait jamais. Je n'étais plus la monnaie d'échange, ni même l'associée. J'étais

devenue la complice du diable, et le prix de ma survie était cette indifférence glacée qui commençait enfin à me plaire.

Chapitre 9

L'Ombre du Patriarce

L'atmosphère dans le bureau de Vittorio pesait sur les poumons de Bianca, une masse de tabac de contrebande et d'ozone qui lui brûlait la gorge. Il restait immobile derrière son bureau de bois sombre, les mains jointes, une silhouette aux angles si nets qu'elle semblait avoir été découpée dans l'obscurité même de la pièce. Bianca sentait la vibration sourde de la ville remonter à travers la semelle fine de ses escarpins, une secousse électrique qui maintenait ses muscles en tension alors que ses pensées menaçaient de se fragmenter sous le poids des vérités qu'il venait de lâcher.

— Tu croyais vraiment au hasard de cette rencontre avec Enzo, ou que la chute de ton père n'était qu'une suite de dettes mal calculées ? demanda-t-il, sa voix basse ricochant contre les parois de son crâne, cherchant la faille, le nerf à vif.

L'air resta bloqué dans sa trachée. Elle fixa le tressaillement d'un tendon dans le cou de Vittorio, l'unique preuve de vie dans ce visage aux traits tirés par une discipline féroce. Chaque humiliation, chaque souffle coupé depuis son arrivée dans la forteresse des Moretti n'était pas un accident, mais une étape calculée. Il l'avait dépouillée, couche après couche, pour observer ce qui subsistait quand l'innocence s'éteignait. Une nausée acide lui monta aux lèvres, un mélange de dégoût et d'une chaleur toxique qui faisait bourdonner ses oreilles.

— Je t'ai regardée lutter comme une proie prise au piège, Bianca. Et à chaque fois que tes forces t'ont manqué, tu as appris à mordre avec une précision nouvelle.

Vittorio se leva, contournant lentement le bureau. Le craquement du cuir de ses chaussures sur le sol était le seul son dans le silence étouffant. Il s'arrêta si près d'elle

qu'elle sentit la chaleur émanant de son torse, un rayonnement animal qui heurtait la froideur de ses paroles. Ses doigts, marqués par d'anciennes cicatrices, se refermèrent sur son menton. Il l'obligea à lever le visage. La pression était brutale, une promesse de douleur, mais le pouce qui caressait sa mâchoire trahissait une autre intention, plus sombre, qui fit tressaillir Bianca d'une terreur mêlée à un élan de révolte qu'elle ne parvenait plus à réprimer.

— Enzo n'est qu'un déchet, un parasite que j'ai laissé proliférer trop longtemps, murmura-t-il, son souffle chargé de genièvre contre ses lèvres. Mais toi... tu possèdes cette pointe de venin que la lignée ne garantit pas toujours.

Elle tenta de reculer, mais ses jambes semblaient ancrées au sol, trahies par une curiosité viscérale pour cet homme qui avouait avoir orchestré son agonie. Son cœur boxait contre ses côtes, un rythme erratique qui semblait répondre à la cadence de Vittorio. Il lui offrait un pouvoir qu'elle n'avait jamais demandé, un sceptre forgé dans la trahison, et l'idée de s'en saisir lui donnait autant envie de hurler que de rire.

— Regarde-toi, Bianca. Tes pupilles sont dilatées. Ta morale se bat encore, mais ton sang a déjà choisi. Tu ne veux pas être la compagne d'un héritier de seconde zone. Tu veux être celle qui tient le couperet au-dessus de ceux qui t'ont crue brisée.

Il relâcha sa prise, mais la sensation de ses doigts resta gravée sur sa peau, une brûlure persistante. Dans le reflet des vitres blindées qui dominaient Milan, elle ne reconnut pas la femme qui lui faisait face. Ses épaules étaient plus hautes, son port de tête plus rigide. La honte s'effaçait devant un appétit de contrôle, une crampe violente dans le creux de l'estomac qui exigeait d'être apaisée par une action définitive.

— Et si je refuse d'être votre instrument, Vittorio ? demanda-t-elle, sa voix plus rauque, chargée d'un défi qui fit vibrer l'air entre eux.

Un sourire sec, presque un rictus, étira les lèvres de l'homme. Ce n'était pas de la

satisfaction, mais la reconnaissance d'une force égale, une validation qui traversa Bianca comme une décharge.

— Alors tu disparaîtras dans le bruit du monde, une note étouffée parmi tant d'autres. Mais nous savons tous deux que tu préfères les flammes à l'oubli.

Le silence qui retomba fut plus dense que l'aveu, une chape de plomb qui semblait vider la pièce de tout oxygène restant. Dehors, la ville n'était qu'un amas de lumières froides, un labyrinthe de béton où des vies se jouaient sans savoir que leur sort se scellait dans ce bureau imprégné d'odeurs de tabac et de fer. Bianca sentit ses mains trembler imperceptiblement, mais elle ne les cacha pas. Elle observait Vittorio, cet architecte de son malheur qui avait méthodiquement déconstruit chaque rempart de sa dignité pour ne laisser que le squelette : une volonté de puissance dépourvue de remords.

Il se dirigea vers un panneau de cuir sombre, ses gestes lents, presque rituels. Lorsqu'il se retourna, il tenait une dague de cérémonie, une lame de Damas aux reflets d'huile dont l'odeur de graisse d'armurier vint frapper les narines de Bianca. Il ne la menaçait pas ; il lui offrait l'arme par la poignée, un don empoisonné posé sur l'autel de leur alliance forcée.

— Ta soumission était une nécessité stratégique, Bianca. Mais ton autonomie est mon chef-d'œuvre. Enzo t'attend en bas. Il est persuadé que tu vas le rejoindre pour fuir, que tu es encore cette petite chose terrorisée qu'il peut manipuler.

La nausée qui lui tordait les entrailles se transforma en une lucidité tranchante. Elle voyait tout : le grain du bureau, la micro-pulsation de l'artère de Vittorio, la lourdeur exacte de la dague. Elle tendit la main. Leurs doigts se frôlèrent, un contact bref, électrique, une transmission de pure malveillance qui figea son cœur dans une indifférence de pierre. Elle saisit l'arme. Le poids du métal était une ancre, une extension physique de sa propre rage.

— Vous voulez que je l'exécute, murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de soie déchirée. Vous voulez que je me salisse pour que votre nom reste intouchable.

Vittorio laissa échapper un rire bref, sans joie, un bruit de gravier broyé. Il posa sa main sur la nuque de Bianca, une poigne de fer qui l'obligea à se cambrer légèrement vers lui. Son pouce écrasa la carotide de la jeune femme, là où la vie luttait encore contre l'ombre qu'il lui insufflait.

— Je veux que tu sentes le basculement. Je veux que tu sois celle qui décide qui a le droit de respirer. Une fois ce seuil franchi, Bianca, tu ne seras plus une Rinaldi, ni même une Moretti. Tu seras l'Ombre, ma main gauche, celle qui frappe dans les angles morts.

Il se pencha, ses lèvres effleurant son oreille, et l'odeur du genièvre l'enveloppa comme un linceul de luxe.

— Va. Arrache ce qu'il te reste de pitié. Je t'attendrai ici pour célébrer ce que tu es devenue.

Bianca se détacha de lui, non par crainte, mais parce qu'elle n'avait plus besoin de l'appui de personne. Elle traversa la pièce, le froissement de sa robe sur le sol sonnait comme un avertissement. À chaque pas, l'image de la jeune fille fragile s'effritait, remplacée par une silhouette acérée, une lame prête à fendre le monde. Elle ne regarda pas en arrière. Elle sentait le regard de Vittorio dans son dos, savourant sa création.

Elle atteignit la porte blindée menant aux sous-sols. L'air y était plus lourd, chargé d'une humidité de caveau. Elle descendit les marches, la dague dissimulée contre sa jambe, sentant une force nouvelle affluer dans ses membres comme un venin nécessaire. Elle n'était plus la proie. Elle n'était plus l'enjeu d'une dette. Elle devenait

l'architecte de son propre enfer. Dans l'obscurité du couloir, son reflet dans une plaque de métal poli lui renvoya des yeux qu'elle ne reconnut pas : deux puits noirs, avides de dévoration. Elle sourit, et ce fut l'acte le plus terrifiant de sa vie.

Chapitre 10

Le Trône de Cendre

L'argent étalé sur le bureau ne reflétait plus que le gris sale de l'aube milanaise. Cette lueur morne s'accrochait aux buvards de cuir et aux mains de Vittorio, figées dans une pose de prière qu'il n'avait jamais apprise. Ses yeux, deux billes de verre sombre injectées de sang, hurlaient une rage que ses cordes vocales ne pouvaient plus porter.

Bianca contourna le fauteuil massif. Le froufrou de sa soie contre le marbre résonna comme un rire déplacé dans une chambre mortuaire. Elle s'arrêta derrière lui. Ses doigts gantés de dentelle noire effleurèrent les épaules de l'homme qui l'avait brisée, façonnée, puis adorée comme une idole avant de vouloir l'immoler. Sous ses paumes, elle sentit la raideur absolue des muscles, cette tétanie que le poison distillait goutte à goutte, transformant son sang en plomb.

La mâchoire de Vittorio était verrouillée. Ses lèvres restaient entrouvertes sur un souffle court, incapable de soulever sa poitrine avec la vigueur habituelle du patriarche. Bianca se pencha. Elle huma l'odeur de son tabac de luxe et de son après-rasage boisé. Jadis, ce parfum lui coupait les jambes ; aujourd'hui, il ne provoquait qu'une nausée froide. Elle posa son menton sur l'épaule de son bourreau, observant avec une fascination tranquille le tressaillement d'une veine sur sa tempe. C'était le dernier vestige d'une volonté qui refusait de s'éteindre.

Pendant un instant, le silence fut si total qu'elle crut entendre le mécanisme d'une montre à l'autre bout de la pièce. Elle se revit, deux ans plus tôt, tremblante dans ce même bureau, attendant qu'il décide de son sort d'un simple mouvement de sourcil. La peur de l'époque était une brûlure sourde dans son ventre, un écho qui validait chaque seconde de ce qu'elle lui infligeait maintenant.

Elle ramassa le sceau des Moretti, ce bloc de métal lourd qui avait signé tant d'arrêts de mort. Elle le fit rouler entre ses doigts. Vittorio l'observait dans le reflet de la vitre. Son regard implorait ou maudissait, elle ne savait plus, et cette incertitude lui offrit une décharge électrique le long de la colonne vertébrale. Elle aurait pu l'embrasser pour le remercier d'avoir fait d'elle ce monstre, ou enfoncer un coupe-papier dans sa gorge pour vérifier si le sang d'un dieu de l'acier coulait aussi rouge que celui des autres.

Au lieu de cela, elle contourna le bureau et s'assit sur le rebord, lui faisant face. Elle croisa les jambes avec une insolence qui lui aurait coûté la vie une heure plus tôt. Le pouvoir venait de changer de camp dans l'espace d'un soupir. Une larme solitaire s'échappa de l'œil droit de Vittorio, glissant sur sa joue tannée. Bianca l'essuya du bout du pouce. Une caresse presque tendre qui se mua brusquement en une pression douloureuse sur l'os de sa joue.

Son propre cœur martelait sa poitrine, non plus de terreur, mais d'une ivresse qui lui donnait l'impression que les murs de Milan s'inclinaient déjà.

« Tu te souviens, Vittorio ? Tu disais que le contrôle est une illusion pour ceux qui n'ont pas le courage de l'arracher. »

Sa voix n'était qu'un murmure contre son cou. Elle défit sa cravate avec une lenteur calculée, ses doigts frôlant la peau brûlante où le pouls battait, prisonnier.

L'immobilité de cet homme était une invitation obscène. Il était là, à sa merci, condamné à subir chaque contact comme une entaille. Elle déboutonna sa chemise, un bouton, puis deux, ses yeux ancrés dans les siens. Elle voulait qu'il sente l'acier de sa volonté s'enfoncer dans sa chair.

Soudain, elle bascula. La tension accumulée depuis des mois se rompit. Elle ne voulait pas seulement ses comptes bancaires ou son empire. Elle voulait profaner ce

qu'il restait de sa dignité.

Elle s'assit à califourchon sur ses cuisses. La soie de sa robe glissa, révélant la pâleur de sa peau contre le tissu sombre de son costume. C'était une parade nuptiale sur un champ de ruines. Elle écrasa sa poitrine contre la sienne, forçant leurs souffles à se mêler. Les pupilles de Vittorio se dilatèrent, trahissant un mélange de choc et d'une excitation sombre, invaincue par la paralysie.

Le baiser fut un choc thermique. Une agression où il ne pouvait que subir l'intrusion de sa langue, le goût de la fin d'un monde. Un gémissement étouffé vibra au fond de sa gorge, le râle d'une bête traquée dans un piège de velours. Pour la première fois, il lui appartenait, non comme un époux, mais comme un trophée de chair condamné à l'impuissance.

Elle se redressa brusquement, réajustant sa robe d'un geste sec. La chaleur s'évapora, ne laissant que le froid clinique de la pièce. Elle marcha vers la grande baie vitrée. En bas, les lumières de Milan scintillaient comme des diamants jetés sur du velours noir. Chaque point brillant représentait une vie ou un contrat qu'elle tenait désormais entre ses mains.

Elle ne ressentait aucune pitié. Juste une clarté absolue. Elle n'était plus la monnaie d'échange des Moretti. Elle était la banque, le juge et le bourreau. Elle ramassa le sceau et le pressa une dernière fois contre la joue de Vittorio, marquant sa peau d'une empreinte invisible.

« Milan est à moi, Vittorio. Et toi, tu es mon ombre. »

Elle se dirigea vers la sortie sans un regard en arrière. Le tour de clé dans la serrure fut le son le plus doux qu'elle ait jamais entendu. Elle laissa l'homme de marbre seul avec l'obscurité grandissante et le poids insupportable de son propre souffle.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Hérésie du Sang"

Une œuvre écrite par Atelier Fusianima

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)